

Table des matières

Avant-propos.....	Page 2
Le logicien merveilleux, par Marc Soriano, article paru dans « Visages d’Alice », éditions Gallimard, 1983.....	Page 4
Alice au pays des merveilles : notes.....	Page 5
Une introduction à Lewis Carroll..... Les aventures d’Alice sous terre, Alice Liddell	Page 7
Résumé de l’œuvre.....	Page 9
Genèse du conte et descriptif des personnages.....	Page 15
Images et textes, regards croisés sur l’illustration.....	Page 17
Représentation de la petite fille.....	Page 21
Une interrogation sur l’emploi du temps au pays des merveilles.....	Page 23
Les jeux de langage :..... - Alice et le non-sens, Lewis Carroll, précurseur du surréalisme - L’histoire de la souris - Alice dans la mythologie surréaliste	Page 25
Bibliographie.....	Page 30
Une histoire de compagnie.....	Page 34

Avant-Propos

“Alice au pays des merveilles” est un texte incontournable dans la littérature jeunesse. Pourtant, rares sont les initiatives éducatives qui entraînent le désir d’explorer le conte de Lewis Carroll en classe. C’est une oeuvre longue qui permet tellement d’entrées pédagogiques qu’elle dissuade parfois les pédagogues. En choisissant d’amener les enfants à la représentation d’“Alice au pays des merveilles”, nous créons ensemble une occasion de dépasser les premiers à-prioris et de faire le choix de s’aventurer avec sa classe dans une exploration du conte. C’est aussi une occasion formidable de retrouver une complicité entre un récit datant de la fin du XIX^{ème} siècle et des représentations successives du conte au travers d’une adaptation scénique contemporaine et de livres illustrés.

L’objectif de ce dossier est de tenter de nourrir les réflexions de l’enseignant afin qu’il puisse imaginer des orientations pédagogiques; il s’agit bien d’une invitation à définir son propre projet et de trouver les clés pour entrer dans l’oeuvre de Lewis Carroll. Ainsi devenant soi-même acteur de sa propre démarche, la transmission de ce savoir se déclinera dans un procédé personnel et plaisant.

Dans la liste de référence d’ouvrages de littérature pour le cycle 3, "Alice au pays des merveilles" est classée dans la catégorie "Romans et récits illustrés" ; le niveau de difficulté de lecture indiqué , 3, est fortement lié à l’importance du récit et à la subtilité des "jeux de langage". Ainsi il est précisé que *"Les aventures d’Alice au pays des merveilles ne relèvent pas pour les enfants d’une découverte; cependant le texte intégral, l’enchaînement des différentes scènes parfois connues en images avant que de les avoir lues ou entendues dans la lettre, feront de la lecture de cet ouvrage un chantier à ouvrir...C’est une lecture longue, que le maître pourra organiser sous des formes diverses"*.

En intégrant la venue au spectacle dans un processus de découverte, on permet à l’enfant de tisser un lien direct entre l’approche littéraire de l’oeuvre de Lewis Carroll et la manière d’appréhender l’adaptation scénique, d’acquérir une attitude comparative et critique.

Proposer une version théâtrale d’Alice au pays des merveilles s’inscrit de la même manière dans un goût du défi. C’est une oeuvre qui offre tant de possibles, qu’il s’agit bien de donner sa propre vision du conte. Il me faut mêler l’étrangeté des situations et la poésie du langage. Parler de l’enfance comme une essence, comme un état qui serait de nature poétique. Nous placer au coeur de la subjectivité de l’enfant et faire émerger sa perception du monde des merveilles. Créer une ambivalence entre le récit et le regard de la petite fille, enfin donner au conteur la force d’une liberté créative.

Ce qui me paraît le plus touchant dans l’écriture de Lewis Carroll, c’est ce regard profond et troublant porté sur l’enfance. C’est une histoire universelle et moderne d’une petite fille en quête d’identité et dans le besoin absolu d’éviter l’emprise des adultes sur son imaginaire d’enfant. Seul le monde des songes permet cette échappée. Alice

parvient à se libérer des conventions en trouvant un accès direct à l'inattendu. Dans ce pays étrange, les adultes font figure d'autorité et de folie; les animaux montrent un certain sens d'humanité. Mais ce qui anime la curiosité d'Alice, c'est le goût de l'aventure et de l'expérience. Par le jeu des métamorphoses, elle aborde la question du devenir; elle agit sur son corps en associant grande taille et âge adulte. Ce changement est vécu comme une chose, monstrueuse. Mais rapetisser son corps demeure troublant à ses yeux comme si celui-ci obéissait à une logique fantasmatique, celle d'un retour régressif vers le monde de la petite enfance. Ainsi Alice se retrouve perdue dans une mare de larmes ou bloquée dans la maison du lapin. Comme le souligne Sophie Marret dans "Impossible Alice"¹ *le souhait de changer de taille s'accompagne du désir d'atteindre un état plus satisfaisant, ce plaisir est impossible à satisfaire, mais grandir est pourtant inévitable et aboutit au désir d'une nouvelle métamorphose (le désir de grandir laisse place à celui de retrouver l'enfance). Seule l'imagination, le rêve, le conte permettent de donner satisfaction au désir régressif d'Alice devenue adulte et de sa soeur. Pourtant, le conte révèle que, si toutefois l'on pouvait changer de taille comme on le souhaite, c'est toujours une autre taille que celle que l'on a que l'on voudrait avoir.*

Pour trouver une issue à cette histoire, Alice se voit emprunter des chemins qui la conduisent inmanquablement dans des espaces contraignants pour leur exigüité et leur immensité. La verte prairie cache un espace de contradictions. Le langage deviendra alors sa seule issue.

Ce mythe de l'enfance a inspiré un grand nombre d'écrivains et d'artistes. Ce dossier propose un ensemble d'articles évoquant la personnalité même de Lewis Carroll et la genèse du conte, le rapport essentiel entre l'image et le texte, les jeux de langage ou le « non-sens » dans l'écriture carrollienne, des portraits de personnages et autres éléments bibliographiques et dramaturgiques pour enrichir notre regard sur cette œuvre mythique de la littérature jeunesse.

1 – Extrait de « Alice », Editions Autrement page 59

Le logicien merveilleux

Par Marc Soriano, extrait "Visages d'Alice" Gallimard, 1983.

Alice au pays des merveilles, c'est d'abord un livre parlé, improvisé, raconté et qui se façonne continuellement sur les désirs et les consignes que des petites filles transmettent à l'artiste. En tendant l'oreille, on croit entendre encore leurs questions amusées et leurs fous rires. ...

A une époque où la Comtesse de Ségur met en scène avec talent les malheurs de petites filles modelées par une société surannée, où les femmes restent d'éternelles mineures, Carroll, lui, annonce un temps où la femme est non seulement l'égale de l'homme, mais son avenir. Cadre d'une institution ultra-conservatrice, Carroll, par un jeu de clins d'œil digne de Swift, nous offre des associations d'idées ravageuses d'une adorable petite chipie qui, sans crier gare, remet en question les certitudes les mieux acquises de notre civilisation.

A quoi donc rêvent les petites filles ? Ou, en tous cas, à quoi rêve cette Alice à la fois franche et un peu menteuse, innocente et rouée, inquiète et légèrement inquiétante ?

Elle pose d'abord les problèmes de son âge : celui de son corps qu'elle découvre comme une source inépuisable de plaisirs et de connaissances. Celui de son identité contradictoire entre les sens et la réflexion. Puis ce qu'il faudrait appeler « le tournis de la croissance », vertige de se sentir petite par rapport aux plus grands et grande au milieu des plus petits, connivence avec les animaux et au contraire, distance quasi infinie par rapport aux grandes personnes qui, elles, ne semblent jamais s'interroger sur le pouvoir des mots ou sur la correspondance entre l'univers du discours et celui de la réalité.

Mais s'agit-il seulement des sujets qui intéressent l'enfance ? Et comment ne pas reconnaître à travers les interrogations d'Alice ces questions qu'aucun journal n'imprime en première page, mais qui restent pas moins les plus actuelles et les plus importantes : « Quelle est notre place entre l'infiniment grand et l'infiniment petit ? Comment devenir plus humains ? » Questions folles, dira-t-on, et qu'il est fou de poser. Mais ne pas les poser, n'est-ce pas une folie pire ?

Et si l'avenir passait par une redécouverte et une réévaluation de l'enfance. Comment se fait-il que sa vitalité s'éteigne si vite dans nos sociétés ? Faut-il vraiment que l'éducation s'emploie à éliminer les différences ? Comment conserver et développer cette créativité que nous devons au désir ?

Avant Groddeck, Freud et Desoille, voici un merveilleux logicien qui a su réhabiliter le jeu, le rêve et la folie. Toujours aussi jeune et aussi efficace, il peut encore nous aider à remettre en question nos habitudes mentales et à nous réinterroger sur nos intentions.

Notes

« Alice au pays des merveilles » de Lewis Carroll

dans la traduction française d'Henri Parisot
Flammarion, 1979

**« Les deux Alice ne sont pas des livres pour enfants
mais plutôt les seuls livres pour lesquels nous devenons enfants. »
Virginia Woolf**

L'approche de la mise en scène reste une idée en mouvement. Chaque texte pose un thème différent qui me permet d'engager une nouvelle recherche. Je trouve dans la littérature jeunesse une source inépuisable. Aujourd'hui encore, mon élan me porte spontanément à questionner l'enfance.

Sous la plume de Lewis Carroll, un mythe de la littérature jeunesse a vu le jour en 1865. Alice au pays des merveilles, chef d'œuvre littéraire, continue d'émerveiller un grand nombre de lecteurs. C'est une œuvre originale dégagée de toutes conventions dramaturgiques habituelles.

Fasciné par la magie de l'enfance, Lewis Carroll, par les « jeux absurdes » de l'imaginaire, s'amuse à détourner les règles de la littérature jeunesse de son époque. Le langage tout d'impulsions, de fulgurances, donne lieu à l'inhabituel et l'unique ; Alice est ce point de rencontre entre la fraîcheur de l'enfance et son caractère subversif, une démesure de la vie au regard d'une petite fille. C'est ce qui me captive dans l'œuvre de Lewis Carroll.

Le non-sens règne dans toute sa floraison. Chaque épisode nous saisit par ses contradictions et nous bascule à la fois dans un monde de douces étrangetés et de terrifiantes vérités. Alice affirme sa liberté de dire et d'agir comme elle le souhaite. Malgré ses doutes, elle trouve dans le langage, l'énergie d'avancer et de devancer ce que l'autre pourrait lui imposer. Alice s'aventure dans les conversations pour le plaisir de la rencontre.

Alice regarde le monde tel qu'il se présente à elle. Elle établit un rapport immédiat à la vie avec son regard d'enfant qui lui fait voir les choses telles qu'elles sont sans y accoler d'interprétation. Quand elle choisit de transgresser le sens des choses, c'est pour pressentir la vérité. Elle possède cette soif de curiosité qui lui permet de se défaire des à-prioris et des conventions si bien établies des adultes.

Au pays des merveilles, l'héroïne trouve dans l'inattendu le plaisir des rencontres qui lui donnent alors un accès direct à l'expérience; son caractère impulsif lui permet de prendre en mains son destin, de suivre son désir.

Au pays des merveilles, Alice s'amuse à déjouer les règles de vie d'une enfance victorienne, elle bouscule le modèle d'une éducation stricte pour découvrir sa véritable identité. Alice résiste à ce que l'adulte tente d'imprimer sur l'enfance ; elle échappe à l'emprise des adultes grâce à la liberté de son esprit.

La mise en scène doit préserver la distance entre l'œuvre et le spectateur ; en reconnaissant en l'enfant sa capacité à imaginer, nous révélons au public l'œuvre dans sa fulgurante authenticité. Alice chute, rapetisse et grandit, perd sa propre identité. Un certain désordre est pris en charge par un jeu de règles qui semblent elles-mêmes désorganisées. Cependant, au fil des aventures, Alice reconstitue une nouvelle identité. On y découvre une petite fille joyeuse, pertinente, adroite et libre de dire et d'agir pour trouver une issue à chaque aventure. Les jeux de mise en scène accompagnent les jeux de langage comme une histoire sans cesse en mouvement. En partance pour une formidable exploration...

« Le monde est plein de mystères : n'est-il pas extraordinaire que les grandes personnes comprennent si mal les enfants, puisque toutes, sans exception aucune, ont vécu cette période ». Elzbiéta

Alice s'ennuie, cloisonnée dans son rôle de petite fille modèle. Que faire ? Saisir l'inattendu, se défaire des conventions et se lancer à la poursuite d'un lapin à l'allure inhabituelle.

Alice au pays des merveilles n'est pas un conte de fées ordinaire ; ici les merveilles dissimulent un abîme de peurs et de désirs, le royaume des songes révèle la véritable identité d'Alice, contestatrice et en quête de liberté.

Mais aux pays des merveilles, les apparences ne sont pas trompeuses.

Un lapin obsédé par le temps.

Un bombyx désagréable assis sur un champignon.

Une reine autoritaire qui ne cesse de semer le désordre.

Et bien d'autres personnages énigmatiques pris dans des situations invraisemblables.

Dans ce pays aux créatures étranges, Alice glisse dans un monde parallèle où le non-sens règne dans chaque aventure. Sa perception du monde des merveilles se confond à la profondeur de l'être et au monde du sensible.

Au pays des merveilles, Alice établit un rapport immédiat à la vie, elle perd pied et se retrouve face à ses propres choix, abandonnée dans son enfance. Ses aventures ne sont constituées que de renversements . Renversement du grandir et du rapetisser. Renversement des sens. Tout ressurgit à la surface. Ce qui se dérobe dans l'imaginaire devient visible; les évènements se manifestent avec brutalité et transparence. Les effets sonores, visuels apparaissent dans une saturation de couleurs, de contrastes. Tout ce qui se passe se passe dans le langage et par le langage.

C'est à la surface de ce monde que nous allons installer l'histoire fantastique d'Alice. Une étendue blanche se couvre d'images, la narration crée le mouvement. Un homme invente un récit d'enfance, de toutes les enfances. Alice rêve .

Betty Heurtebise - Mai 2007

Une introduction à Lewis Carroll

par Robin Hunzinger

Lewis Carroll : l'homme

Charles Lutwige Dodgson naît le 27 janvier 1832 à Daresbury dans une famille qui ne comptera pas moins de onze enfants, tous gauchers et dont sept (y compris lui), bégayeront. Très rapidement le petit Charles fait preuve d'inventivité en créant pour sa nombreuse famille toutes sortes de jeux. Il rédige très tôt des poèmes et des revues satiriques littéraires.

On sait que Charles aimait inventer, pour ses frères et soeurs, des jeux divers, et qu'il monta notamment des spectacles de marionnettes. A douze ans, on le mit en pension à Richmond et, un an et demi plus tard, il entra à la grande public school de Rugby. Son séjour y fut, de son aveu, fort pénible, par suite du régime des punitions et surtout du poids de la vie collective, rendu plus lourd encore pour lui par son goût médiocre pour le sport. Il y fit de bonnes études et, après quatre ans passés à Rugby, fut admis à Oxford (Christ Church College), où il s'installa en janvier 1851 ; il devait y résider jusqu'à sa mort.

Sa mère mourut cette même année. Charles en fut très affecté, ce qui contribua peut-être à rendre plus difficile ses relations avec son père. Il travailla d'arrache-pied, sans se faire beaucoup d'amis, et obtint brillamment son diplôme de mathématiques en décembre 1854. Le collègue lui accorda de ce fait, le titre de student, qui devait faire de lui ultérieurement un "membre du collège" et, d'emblée, l'équivalent d'un assistant de faculté d'aujourd'hui. En contrepartie, il s'engageait, au moins provisoirement, à devenir prêtre et à rester célibataire.

A partir de 1855, il écrit des poèmes pour *The Train*, désormais sous le nom de Lewis Carroll. Il publie un recueil de poésies sous le titre *Fantasmagorie et autres poèmes* (*Phantasmagoria and Other Poems*) en 1869, et un autre long poème, *La Chasse au Snark* (*The Hunting of the Snark*) en 1876. Sous son vrai nom, Dodgson est l'auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques et d'un traité de logique dont il a publié seulement la première partie en 1896, *Symbolic Logic, Part I, Elementary* (MacMillan).

En même temps, il se passionnait pour la photographie, encore balbutiante. C'est ainsi qu'il tira de nombreux portraits des enfants du doyen de son collège, Liddell, et s'attacha à la petite Alice. En 1862, l'année où celle-ci eut dix ans, Carroll au cours d'une promenade en barque, raconta pour la première fois ce qui devait devenir Alice au pays des merveilles. Quelque temps après, le texte, considérablement augmenté, fut proposé à l'éditeur MacMillan, qui l'accepta immédiatement. Illustré par John Tenniel, caricaturiste alors célèbre, le livre parut en juillet 1865. Ce fut tout de suite un grand succès et, dès 1867, Carroll envisagea une "suite" illustrée également par Tenniel : ce fut *De l'autre côté du miroir* (1871). En 1876 enfin, le succès de *La Chasse au Snark* fut presque aussi grand.

Les aventures d’Alice sous terre

En 1862, lors d’une expédition avec les soeurs Liddell, Lewis Carroll leur raconte une histoire. Dans son journal du 10 février 1863 il note : "C’est à cette occasion que je leur racontai le conte des Aventures d’Alice sous terre, que je me suis mis en devoir de rédiger à l’intention d’Alice et qui est maintenant terminé en ce qui concerne le texte bien que les illustrations soient loin d’être faites".

Une autre version de la genèse de ce texte a été fournie par Alice Liddell elle-même lors du centenaire de la naissance de Dodgson dans un texte paru dans *The Cornhill Magazine*, en juillet 1932 : " La presque totalité des Aventures d’Alice sous terre fut racontée lors de cet après-midi éclatant de lumière, tandis qu’une brume de chaleur frémissait sur les prés, là où notre groupe avait mis pied à terre pour s’abriter un moment, à l’ombre des meules, près de Godstow. Il me semble que les histoires qu’il nous raconta cet après-midi là furent meilleures qu’à l’accoutumée, car je me rappelle très distinctement cette expédition, et je me rappelle aussi que, le lendemain, je commençai à le harceler pour qu’il rédige l’histoire pour moi, chose que je n’avais encore jamais faite. C’est à cause de mes "et après ?, et après" et de mon insistance qu’après avoir dit qu’il y réfléchirait, il finit par me le promettre, mais avec hésitation il se lança dans la rédaction."

Il y a eu plus de trois manuscrits du texte, dont celui offert à Alice, un autre offert à des amis qui jusqu’en 1865 aura des modifications. Les aventures d’Alice au pays des merveilles sont l’aboutissement d’un processus dont ne parlera jamais Carroll, mais qui sont l’aboutissement d’une histoire racontée à des petites filles, puis écrite pour l’une d’entre elle, puis enrichie et donnant naissance à *Alice au pays des merveilles*.

Le livre connut un succès immédiat. Malgré les difficultés d’un texte où fourmillent les calembours intraduisibles et les allusions à la vie anglaise, *Alice au pays des Merveilles* fut traduit et publié en plusieurs langues du vivant même de Lewis Carroll. Depuis, la célébrité de ce livre n’a cessé de croître.

C’est seulement en 1885 que Carroll décide de publier cette première version de son manuscrit en fac-similé. Il écrit alors à Alice Liddell qui lui fait parvenir le manuscrit qu’elle a gardé en recommandé. La publication a lieu un an plus tard.

Alice Liddell, une petite bourgeoise anglaise

Née en 1852, un an après l’arrivée de Carroll à Oxford, université où le Doyen est son père, Alice est, avec ses deux soeurs, une amie proche de l’écrivain.

C’est dans le journal intime de Carroll que l’on apprend à connaître qui était la vraie Alice, celle par qui tout arriva, cette petite fille brune, bien élevée, d’origine très aisée, curieuse et attentive aux contes et jeux de son ami Charles Dodgson. C’est elle qui fait de lui Lewis Carroll, qui l’inspire, qui le pousse à rédiger l’histoire qu’il invente pour elle. (ça n’a l’air de rien comme ça mais ça a toute son importance et Carroll est le premier à le souligner dans *Alice à la scène*, un texte écrit à l’occasion de la première adaptation scénique de son oeuvre.) Par conséquent, cette petite fille de dix ans est sa muse et son commanditaire.

C'est pour lui plaire qu'il s'exécute. Avec raison. Cela lui permet d'immortaliser la petite fille de sept ans (elle a pourtant dix ans à l'époque) dans son souvenir comme dans l'oeuvre. Car bientôt la petite fille devient adolescente au grand dam de Carroll qui la voit devenir madame Hargreaves en 1880. Ils se reverront une dernière fois en 1891. Mais Alice n'oublie pas son ami et ne rechigne jamais à donner son autorisation, comme elle prête son manuscrit original pour une publication tardive. Elle écrit à la mort de l'écrivain un recueil charmant, *Lewis Carroll tel que je le connaissais*.

Résumé de l'œuvre – Les notes en italique ne sont adaptées à la scène.

• **Chapitre 1 : Dans le terrier du Lapin**

Personnages : Alice, sa sœur, le Lapin Blanc

Lieux de l'action : la campagne, le terrier du Lapin Blanc

Résumé :

Alice est une petite fille qui s'ennuie pendant un après-midi.

Elle voit passer un lapin blanc qui parle. Elle décide de le suivre lorsqu'il entre dans un terrier.

Elle tombe alors dans un grand puits puis se retrouve dans un long couloir. De chaque côté, il y a des portes fermées.

Alice découvre une petite clé en or sur une table en verre ; cette clé ouvre une petite porte donnant sur un tunnel au bout duquel Alice voit un jardin merveilleux.

La fillette souhaite entrer dans ce jardin, mais elle est trop grande. Elle aperçoit une bouteille sur laquelle est marqué « Bois-moi ».

Après en avoir bu, elle se met à rétrécir et mesure à peine vingt centimètres, mais elle ne peut plus attraper la clé qu'elle avait reposée sur la table.

Elle est triste et pleure.

• **Chapitre 2 : La mare de larmes**

Personnages : Alice, le Lapin Blanc, une souris

Lieux de l'action : le terrier du Lapin Blanc, une mare formée par les larmes d'Alice

Résumé :

Dans le couloir, Alice découvre une boîte.

Elle y trouve un biscuit nommé « Mange-moi » et le croque. Elle se met à grandir et mesure bientôt trois mètres.

Elle est si grande qu'elle ne peut toujours pas entrer dans le jardin et devient triste. Elle pleure tant qu'une mare se forme autour d'elle.

Le Lapin réapparaît, Alice lui parle et il prend peur ; il se sauve en oubliant un éventail et une paire de gants blancs.

Alice a l'impression de ne plus savoir qui elle est. Elle essaie de savoir si elle est toujours elle-même en se posant des questions et en chantant des chansons. Puis, elle se rend compte qu'elle a réussi à enfiler un gant, donc qu'elle a rapetissé grâce à l'éventail.

Vite, elle se précipite vers le jardin, mais elle se retrouve dans de l'eau salée. Ce sont ses larmes qui forment une mare.

Alice nage en compagnie d'une souris qui n'aime ni les chats, ni les chiens et qui se fâche quand Alice parle de sa chatte Dinah.

Puis un grand nombre d'animaux tombés dans la mare nage derrière Alice.

• **Chapitre 3 : Une course à la Caucus et une longue histoire**

Personnages : Alice, la Souris, le Canard, le Lory, le Dodo, l'Aiglon, une vieille mère Crabe, la jeune Crabe, une vieille Pie, un Canari

Lieux de l'action : sur la terre ferme

Résumé :

Les animaux, un canard, un aiglon, un Lory, un Dodo et beaucoup d'autres bêtes étranges se retrouvent sur le rivage.

Le problème qui se pose est de pouvoir se sécher.

(La souris annonce qu'elle va raconter une histoire qui va sécher tout le monde, mais son histoire est très compliquée et personne n'est satisfait car les animaux n'y comprennent rien et ils ont froid.)

Le Dodo organise alors une course à la Comitarde ; tous se mettent à courir comme ils le souhaitent et sont bientôt secs, lorsque se pose une question importante : qui a gagné la course ? Ils décident que tous ont gagné mais que chacun doit recevoir un prix et que c'est Alice qui doit le remettre.

Elle trouve dans sa poche une boîte de dragées qu'elle distribue à chaque animal.

Puis, Alice demande à la souris de terminer son histoire mais celle-ci se vexe car Alice n'écoute pas .

La Souris s'en va et la fillette pense à sa chatte, ce qui fait fuir tous les oiseaux.

Alice est seule. Elle entend du bruit.

• **Chapitre 4 : Le petit Bill dans la cheminée**

Personnages : Alice, le Lapin Blanc, *(Pat, Bill, des personnages non identifiés, un chien)*

Lieux de l'action : la maison du Lapin, un bois

Résumé :

Alice entend du bruit. C'est le Lapin Blanc qui passe ; il cherche ses gants et son éventail.

Le Lapin envoie Alice chez lui pour qu'elle lui rapporte de nouveaux gants.

Elle s'étonne d'obéir à un lapin.

Elle entre dans une maisonnette. Elle trouve les gants et l'éventail, mais en sortant, elle aperçoit une bouteille et boit son contenu.

Immédiatement, Alice grandit démesurément, si bien qu'elle est coincée dans la pièce, se voyant obligée de mettre un pied dans la cheminée et un bras par la fenêtre.

Le Lapin l'appelle, mais Alice bloque la porte.

(Il se fâche après son serviteur, Pat, et lui ordonne d'aller chercher une échelle. Ils envisagent de faire descendre quelqu'un par la cheminée.

C'est Bill, un lézard, qui est désigné. Mais Alice le projette en l'air en donnant un coup de pied.

Les animaux décident de mettre le feu à la maison)

Alice reçoit des graviers sur le visage ; les graviers se transforment aussitôt en gâteaux.

Alice en mange un , retrouve une taille qui lui permet de ressortir de la maison.

(Elle se réfugie dans un bois et rencontre un chien très grand qui lui fait peur.

Elle joue avec pour le fatiguer et) réussit à s'enfuir.

• **Chapitre 5 : Conseils d'une Chenille**

Personnages : Alice, la Chenille

Lieux de l' action : la campagne, la forêt

Résumé :

Alice cherche quelque chose à manger ou à boire pour changer de taille.

Elle rencontre une chenille installée sur un champignon.

La Chenille fume un calumet. Celle-ci demande à Alice qui elle est. Alice dit qu'elle ne sait plus trop qui elle est.

La Chenille souhaite des explications, mais Alice ne peut lui en donner. La Chenille lui propose de réciter une poésie « Vous êtes vieux, père Guillaume ». Alice récite, mais la Chenille lui annonce qu'elle s'est trompée.

Alice dit qu'elle voudrait changer de taille, la Chenille s'en va en indiquant à Alice que le champignon peut la faire grandir ou diminuer selon le côté qu'elle mange.

Alice se saisit d'un morceau de chaque côté et hésite. Elle grignote le morceau de droite et se met à rétrécir si vite qu'elle doit se dépêcher de manger de l'autre morceau pour ne pas disparaître.

Elle est alors si grande qu'elle dépasse les arbres mais seulement son cou a grandi.
(*Elle entre en conversation avec un pigeon qui la prend pour un serpent*).
Elle rampe à travers les arbres, gênée par son cou lorsqu'elle se souvient qu'elle a encore un morceau de champignon.
Elle réussit à retrouver sa taille normale et veut entrer dans le jardin merveilleux.
Alice découvre à ce moment-là une maisonnette ; elle souhaite y entrer, mais elle est trop grande.
Il lui faut manger du champignon pour devenir plus petite.

• **Chapitre 6 : Cochon et poivre**

L'adaptation scénique de ce chapitre met l'accent sur ce que l'on attend et ne voit pas. Le narrateur porte à lui seul le récit et l'environnement sonore nous transmet tout l'impact émotionnel vécu par Alice. Comment raconter l'inadmissible, la violence des actes et la monstruosité de l'antre dans lequel l'héroïne se retrouve.

Personnages : le narrateur, Alice, (*le Valet-Poisson, un Valet-Grenouille, la Duchesse, la Cuisinière, le Bébé*), le Chat de Chester

Lieux de l'action : la maison de la Duchesse

Résumé :

Alice hésite à s'approcher lorsqu'un valet à tête de poisson frappe à la porte qui est ouverte par un valet à tête de grenouille.

Le premier apporte une invitation à une partie de croquet de la part de la Reine à l'attention de la Duchesse.

Après le départ du Valet-Poisson, Alice s'enhardit et frappe à la porte.

Le Valet-Poisson lui dit qu'il est inutile de frapper puisque la porte est ouverte et il demande à Alice si elle est obligée d'entrer.

La fillette trouve ce personnage idiot et s'en désintéresse. Elle entre dans la maison de la Duchesse.

La cuisinière prépare une soupe au poivre et jette la vaisselle à la tête de la Duchesse qui berce un bébé.

Celle-ci tend le bébé à Alice qui sort de peur qu'il ne reçoive un ustensile.

Petit à petit, le bébé devient un cochon et Alice le lâche dans la campagne.

Elle converse alors avec le Chat de Chester qu'elle avait rencontré chez la Duchesse.

Il lui indique la direction du Lièvre de Mars et celle du Chapelier fou.

Alice se dirige vers la maison du Lièvre de Mars.

• **Chapitre 7 : Un thé de fous**

Personnages : Alice, Le Lièvre de Mars, Le Chapelier, Le Loir

Lieux de l'action : devant la maison du Lièvre de Mars, dans le jardin merveilleux

Résumé :

Alice rencontre les trois personnages qui prennent le thé dans le jardin du Lièvre de Mars.

Ils échangent des propos absurdes, où il est question d'une devinette (Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à un bureau ?), d'un problème du Temps qui ne s'écoule plus et d'une histoire racontée par le Loir.

Lassée, énervée, Alice les quitte.

Surprise, elle remarque une porte qui s'ouvre dans le tronc d'un arbre et la franchit.

Elle retrouve le couloir et la clé d'or. Cette fois, elle réussit à pénétrer dans le jardin merveilleux.

• **Chapitre 8 : Le terrain de croquet de la Reine**

Personnages : la Reine de Cœur et sa suite : le Roi, 3 jardiniers, le Valet de Cœur, les soldats, le Chat de Chester, les hérissons et les flamants, le Lapin Blanc, (*le Bourreau, , les enfants, les courtisans*)

Lieux de l'action : le terrain de croquet

Résumé :

Alice rencontre des jardiniers qui repeignent en rouge des roses blanches.

Apparaissent la Reine, le Roi de Cœur et leur suite formée de leurs enfants, de courtisans et de soldats. Ce sont tous des cartes à jouer.

Alice se présente à la demande de la Reine.

Celle-ci, très autoritaire, menace de couper la tête à tous ceux qui la contredisent.

Commence alors une partie de croquet farfelu (les maillets sont des flamants, les boules sont des hérissons et les arceaux sont des soldats) à laquelle Alice participe.

Alice est rejointe par le Roi et la Reine alors qu'elle parle avec le Chat de Chester.

Le Chat se montre impertinent et la Reine le condamne à la décapitation.

(*La Reine envoie chercher la Duchesse emprisonnée, propriétaire du Chat, puis retourne au jeu.*)

- **Chapitre 9 : Histoire de la tortue fantaisie** : Ce chapitre n'est pas présent dans l'adaptation scénique

Personnages : Alice, la Duchesse, le Griffon, la Reine, la Tortue (nommée aussi Tortue à Tête de Veau ou Simili-Tortue)

Lieux de l'action : Le terrain de croquet

Résumé :

Alice a une conversation avec la Duchesse qui pense que toutes les histoires ont une morale.

Arrive la Reine qui demande à la Duchesse de disparaître .

La partie de croquet reprend.

Puis la Reine propose à Alice de rencontrer la Simili-Tortue.

Alice est accompagnée par le Griffon auprès de la Tortue.

Celle-ci raconte son enfance lorsqu'elle allait à l'école.

- **Chapitre 10 : Le quadrille des homards** : ce chapitre n'est pas traité dans la version scénique

Personnages : Alice, le Griffon, la Tortue

Lieux de l'action : le terrain de croquet

Résumé :

La Tortue et le Griffon apprennent à Alice à danser le quadrille des homards.

Puis, alors que la Tortue commence une nouvelle chanson, dans le lointain, une voix annonce que le procès commence.

- **Chapitre 11 : Qui a volé les tartes ?**

Personnages : Le Roi et la Reine, le Lapin Blanc, (*le Valet de Cœur, , les jurés, les témoins (le Chapelier, la Cuisinière , Alice), les huissiers, le Loir, le Lièvre de Mars*)

Lieux de l'action : la salle du tribunal

Résumé :

Alice assiste au procès du valet de cœur qui est accusé d'avoir volé les tartes de la Reine.

Le tribunal est constitué par un juge (le Roi), un jury formé par des animaux, un greffier (le Lapin Blanc), et des témoins.

Commence alors un procès loufoque.

Alice, à son tour, est appelée à témoigner par le Lapin Blanc.

- **Chapitre 12 : Le témoignage d' Alice**

Personnages : Alice, le Roi et la Reine, le lapin blanc, (*le Valet de Cœur, les témoins, le Chapelier, la cuisinière, Alice*), *les jurés, les huissiers, le Lièvre de Mars le Loir*)

Lieux de l'action : la salle du tribunal

Résumé :

Alice retrouve progressivement sa taille normale.

Elle est interrogée par le Roi.

Une nouvelle pièce à conviction est étudiée : une lettre sur laquelle est écrit un poème.

Alice réalise l'absurdité du procès, s'énerve.

La Reine veut lui faire couper la tête , mais Alice qui a retrouvé sa taille normale dit que ce ne sont que des cartes.

Le paquet de cartes s'envole et Alice se réveille, alors que des feuilles d'arbres lui tombent dessus.

Elle raconte son rêve à sa sœur qui l'écoute, puis lui dit qu'il est l'heure d'aller prendre le thé.

Genèse du conte et descriptif des personnages

Alice à la scène

Par Lewis Carroll

Maintes journées d'été, nous avons ramé, les trois petites filles et moi sur cette rivière tranquille, et nombreux sont les contes qui virent alors le jour à leur intention. Parfois le narrateur était « en veine » : les aventures se pressaient en foule à ses lèvres sans qu'il ait besoin de les rechercher. D'autres fois, cependant, il avait beau taquiner la Muse, celle-ci ne répondait point: il lui fallait l'aiguillonner davantage pour pouvoir enfin dire quelque chose : défaut d'avoir quelque chose à dire. Pourtant, de ces contes innombrables, aucun ne survécut, semblable en cela aux éphémères de l'été qui vivent et s'éteignent le temps d'un bel après-midi doré. Ceci jusqu'au jour où l'une de mes petites auditrices me demanda si je voulais bien écrire pour elle l'histoire que je venais de raconter.

Il y a de cela bien des années et pourtant, tandis que j'écris ces lignes, je me rappelle la scène dans tous ses détails : comment, dans l'effort désespéré que je fis pour donner une nouvelle direction au conte traditionnel, je commençai par envoyer mon héroïne tout droit dans le terrier d'un lapin, sans avoir la moindre idée de ce qui allait suivre. Ainsi, pour plaire à l'enfant que j'aimais - je ne me souviens pas avoir eu d'autre motif - je calligraphiais le manuscrit et illustrais moi-même le livre que je viens de faire reproduire en fac-similé. Les dessins, je dois dire, étaient d'une facture grossière due à ma complète inexpérience (je n'ai jamais pris une seule leçon de dessin) et battaient en brèche toutes les lois de l'anatomie et de l'art. J'y ajoutais en écrivant beaucoup de nouvelles aventures qui semblaient surgir d'elles-mêmes sous ma plume, et vinrent enrichir le tronc originel. Beaucoup d'autres s'y greffèrent par la suite, des années plus tard, lorsque je réécrivis le livre en vue de sa publication ; mais (et ceci présentera peut-être quelque intérêt pour les lecteurs d'Alice) chaque nouvelle idée, chaque mot même du dialogue se présenta de lui-même à mon esprit. [...]

Alice et le Miroir sont des oeuvres faites presque entièrement de pièces et de morceaux, idées disparates qui me vinrent spontanément à l'esprit. On peut les trouver pauvres ; elles n'en sont pas moins ce que j'ai eu de meilleur à offrir et je ne désirerais d'autres louanges à mon égard que celle qui est incluse dans les mots que le poète adresse au poète : « Il nous a donné ce qu'il avait de mieux. Il a gardé le pire et donné le meilleur. » (...) Apparais maintenant, ô Alice, enfant de mes rêves ! Sors des ombres du passé et tiens-toi devant moi!

Bien que de nombreuses années se soient écoulées depuis l'après-midi doré qui t'a donné le jour, je peux, me semble-t-il, le faire revivre aussi clairement que si c'était hier : le ciel limpide au-dessus de nos têtes, le miroir de l'eau au-dessous, le bateau docile suivant son cours et le doux tintement des gouttes ruisselant des avirons tandis qu'on les manoeuvre paresseusement ; enfin (unique touche de brillance dans cette atmosphère de somnolence) les trois visages ardents, affamés de merveilleux, qui ne sauraient supporter un refus et dont les lèvres s'entrouvent pour m'adjurer avec la sévère immuabilité du Destin : O, racontez-nous une histoire, je vous en prie !

Qu'étais-tu, Alice de rêve, aux yeux de ton père nourricier, et comment te décrira-t-il ?

Alice

Aimante avant tout, aimante et aimable : aimante comme un chien peut l'être (pardonnez-moi cette comparaison prosaïque, mais je ne connais sur terre aucun amour

plus pur ni plus parfait) et aimable comme un faon. Et puis, courtoise - courtoise envers tous, petits ou grands, qu'ils soient nobles ou grotesques, Roi ou Chenille, comme si elle-même était fille de Roi et portait des vêtements tissés d'or. Et puis, confiante, prête à accepter les pires invraisemblances avec cette foi profonde que seuls connaissent les rêveurs. Et enfin, curieuse, terriblement curieuse, et dotée de cette ardente joie de vivre qui est le privilège des heures bénies de l'enfance quand tout est beau et nouveau et que Péchés et Tristesses ne sont encore que des noms, mots vides de signification !

Et le Lapin Blanc, que dire de lui?

A-t-il été conçu dans la même lignée qu'Alice, et n'est-il pas plutôt un contraste? Un contraste, assurément. En face de la jeunesse d'Alice, de son audace, de son enthousiasme et de sa franchise sans apprêts, lisez « d'un certain âge, timoré, faible, exagérément tatillon, et vous obtiendrez quelque chose de ce que j'ai voulu qu'il fût. Je pense que le Lapin Blanc devrait porter des lunettes. Je suis persuadé que sa voix chevrote, que ses genoux tremblent et que tout, dans son aspect extérieur, dénote une totale incapacité de mettre les oies en fuite ! Bó... »

La Reine de Cœur [...] se devait de préserver, à travers toutes ses extravagances, une certaine « dignité » proprement royale. Voilà qui était essentiel. Afin de mieux la distinguer, je me représentais la Reine le Cœur comme l'incarnation d'une indomptable colère, sorte de Furie furieuse, aveugle et sans dessein.

Le dodo de Lewis Carroll, extrait de Eddy Devolder et Kikie Crèvecoeur, esperluète éditions

Un jour, au musée d'Histoire naturelle, Charles Dodgson s'arrête devant une armoire vitrée. Il contemple des spécimens d'oiseaux empaillés. Le dronte de l'île Maurice le fascine. L'espèce vient de s'éteindre. Il se sent aussitôt attiré par cette boule de plume au bec bizarre, cet oiseau anachronique, déplacé et pataud. Une étiquette signale que le dronte s'appelle communément Dodo. Charles Dodgson jubile. Le bègue n'a plus de handicap. Quand il devra désormais se présenter, c'est un nom d'oiseau qui précédera les siens. Il est à son image. Le dodo, c'est son oiseau.

Images et textes : Regards croisés sur l'illustration

Lewis Carroll entre texte et image, une réflexion en miroir

"Bien qu'écrivain, la passion de Lewis Carroll pour les images est multiforme. Dès son adolescence, il réalise, pour amuser ses frères et soeurs, des journaux illustrés de sa main. De plus, son premier livre, *Alice au pays des merveilles*, connu avant sa publication une forme manuscrite, illustrée et calligraphiée par l'auteur. Destinée à Alice Liddell, cette première mouture ne fut publiée que plus tard en facsimilé. Elle montre cependant à quel point l'auteur associe profondément textes et images. Ces deux éléments pourtant de nature hétérogène sont invités à cohabiter sur la page, avec harmonie. Un subtil dialogue s'établit même entre le dessin, aux traits à la fois effilochés et sûrs, et les lignes régulières, tracées à la plume des mots. Les illustrations et la "mise en page" que Carroll adopte sont, ici, sans doute quelque peu maladroitement, mais comment pouvait-il l'ignorer ? Les dessins semblent avoir été réalisés postérieurement à la soigneuse calligraphie du texte. Cependant, une place leur avait été ménagée dans l'architecture des pages. Cette composition consciemment élaborée ne doit-elle pas écarter, du moins en partie, les allégations de naïveté et de littéralité qui leur sont souvent attribuées ? Lewis Carroll est un familier de l'image. Ainsi, il pratiqua toute sa vie le dessin et s'exerça au croquis d'après nature. De plus, sa pratique poussée de la photographie forme son oeil à la balance des contrastes, à la composition et enfin à la nature même de l'image. Ne prendra-t-il pas des positions radicales à l'opposé du courant dominant, le pictorialisme ? Pourtant, malgré cet engouement, il ne se résolut jamais à publier ses propres dessins et fit pour chacun de ses ouvrages, appel à des illustrateurs professionnels. (...) La relation de Lewis Carroll avec le monde de l'image s'étoffe d'une épaisseur supplémentaire lorsque l'on cesse de l'envisager sous la stricte perspective d'une pure naïveté ou spontanéité. L'attitude de Carroll face au réel (et sa pratique de la photographie le démontre suffisamment) constitue une perpétuelle interrogation sur la représentation du monde qui nous entoure. Tout semble alors lié : le texte qui s'interroge sur le langage et la langue ; les dessins qui s'aplatissent pour pouvoir être glissés plus facilement dans un livre ; les photographies "sans effets" avec leurs personnages inscrits à la surface, comme naturellement habitant leur cadre. On comprend mieux alors la réflexion de Jean Gattégno (la logique sans peine de Lewis Carroll): "Ce serait une erreur de croire que ces exemples et leurs formulations burlesques révèlent simplement le côté fantaisiste de Lewis Carroll et ne sont là que pour l'amusement. Bien plus profondément ils sont chez lui l'expression d'une conviction selon laquelle, dans tous les rapports humains, et d'abord dans le langage, la forme importe au moins autant que le contenu."

“L'illustration et le récit” Etude de Nicolas Etienne

Mémoire de fin de cycle soutenu à Gradignan le 11 juin 1996 – section métier du livre

Lewis Carroll a su développé à travers ses dessins un goût prononcé pour la parodie et plus généralement la fantaisie. Ses croquis, au trait sauvage et impulsif, témoignent en outre d'un manque évident de technique, mais aussi de véritables dons pour le dessin. Par ailleurs, nous pouvons y détecter le manque de perspective ou encore l'attrait de Carroll pour les positions absurdes ou impossibles qui figureront plusieurs années dans le manuscrit des aventures *d'Alice sous terre*.

En fait, son trait maladroit témoigne de grandes qualités de mouvement et de spontanéité, ce qui peut rappeler par exemple les dessins de Töpffer. Parallèlement, nous

pouvons signaler qu'à l'instar de plusieurs dessinateurs de l'époque, Carroll semble obsédé par l'idée d'imbriquer ses images dans les textes de ses poèmes et chansons : ce rapport matériel entre l'image et le texte sera l'un des aspects particulièrement intéressants du premier manuscrit d'*Alice au pays des merveilles*. Il atteste du rapport étroit qui existait entre le récit et ses illustrations dès sa rédaction. Signalons encore, avant de commencer ce premier manuscrit intitulé comme nous l'avons vu *les aventures d'Alice sous terre*, que l'excentricité qui se dégage des sortes de croquis de Carroll est peut-être influencé par Edward Lear. Cet homme, de vingt et un an son aîné, est l'auteur d'un livre très célèbre à l'époque, intitulé « *Book of nonsense* ».

En ce qui concerne le manuscrit de « *Alice's adventures under ground* » (*les aventures d'Alice sous terre*), il constitue le point de départ de toute l'œuvre romanesque de Carroll. Écrit entre juillet 1862 et février 1863, il sera en outre publié sur la volonté de l'écrivain en 1886. Il est intéressant de noter que Carroll était très soucieux de ses dessins, et que leur non-publication avec la première édition du texte des aventures d'Alice au pays des merveilles (qui fut illustrée par John Tenniel) est uniquement due à la volonté de son éditeur Macmillan qui l'en dissuada. Nous pouvons penser que les dessins de Carroll, peu maîtrisés dans leur forme et, comme il le dira lui-même, « en rébellion contre toutes les lois de l'anatomie et de l'art », ne correspondaient pas aux goûts de ses contemporains et aux codes esthétiques en vigueur à l'époque. Néanmoins, cette représentation maladroite n'est pas seulement due à l'incapacité dont Carroll s'accuse avec sévérité, mais aussi au souci de cerner de plus près sa pensée et de la représenter le plus fidèlement possible.

Etude d'une séquence « Chez les fous » de trois éditions contemporaines :

Version de l'illustrateur Tony Ross, éditée par Hachette-Jeunesse en 1993, traduction Philippe Ruard.

Dans la scène illustrée du passage d'Alice chez les fous (le Chapelier, le lièvre de Mars et le loir), Tony Ross a d'abord commencé par représenter dans une illustration hors-texte située face au début du chapitre sept les différents personnages et en second plan l'intrusion d'Alice parmi eux. Cette image, très colorée, rappelle par exemple les premières illustrations des chapitres quatre et cinq, dans lesquelles nous voyons également Alice découvrant un nouveau décor. En ce qui concerne cette représentation de la table des fous, nous pouvons également noter l'apparition d'objets comme un Rubik's Club, sorte de casse-tête anglais bien connu, dont on devine qu'il rend fou selon Ross, ou encore une tasse de thé coincé dans une branche, ce qui là devient totalement irréel.

Ensuite, nous pouvons trouver une illustration du Lièvre de Mars trempant sa montre dans le thé, puis deux illustrations relatives à des « histoires dans l'histoire », d'une part avec la chauve-souris issues d'une chanson du Chapelier, et d'autre part la représentation de trois femmes au fond d'un puits de mélasse, issues de l'histoire du Loir. Nous pouvons noter à cet effet que les illustrations de Tony Ross ne se limitent pas aux gestes et découvertes d'Alice, mais concernent aussi souvent les poèmes et histoires diverses dont le récit est agrémenté.

Enfin, ce passage d'Alice chez les fous se terminent ici par une illustration hors-texte représentant le Lièvre et le Chapelier en train d'introduire le Loir dans la théière. Il est intéressant de constater à cet effet que la théière est assez grande pour contenir l'animal : l'action des deux fous a donc un sens, ce qui peut s'opposer à l'esprit et au « non-sens » carrollien. Nous pouvons penser que le public présumé du livre, c'est-à-dire les jeunes

enfants, ne pourrait profiter sans être troublé de l'histoire *d'Alice au pays des merveilles* sans cette part de rationalisation. Ceci n'est néanmoins qu'une hypothèse ne justifiant pas tout à fait l'interprétation de Tony Ross.

Version de l'illustratrice Nicole Claveloux, éditée par Grasset-Jeunesse en 1974, traduction de Henri Parisot.

Nicole Claveloux a illustré le passage d'Alice chez les fous à travers deux images. La première hors-texte en couleur, située en vis-à-vis de la première page du chapitre sept, est la plus intéressante. Elle nous montre une vaste surface, symbolisant la largeur de la table, sur laquelle sont disposées plusieurs rangées de tasses transformées progressivement en chapeaux. Nous trouvons aussi au premier plan des rangées de théières, dont une possède encore un reflet de visage et une autre un couvercle en « tête de Loir » (référence au passage dans lequel le Chapelier et le Lièvre de Mars tentent d'introduire le Loir dans une théière), puis une rangée de pots à confitures, puis deux rangées de gâteaux. Enfin, au centre de l'image sont représentés Alice, le Loir, le Lièvre et le Chapelier en train de discuter. Cette vision assez surréaliste du texte est truffée de petits détails se référant : montres en guise de gâteaux (« le Lièvre de Mars prit la montre (...) puis il la plongea dans sa tasse de thé (...) »), perspectives impossibles rappelant les dessins d'Escher, etc. En outre, signalons en arrière plan la représentation d'un visage en noir et blanc, très réaliste, se voulant peut-être un rappel à la raison, soit une indication subjective de la part de la dessinatrice.

La seconde illustration du passage, in-texte et monochrome, n'a selon moi qu'un rôle mineur, représentant la tête du Lièvre dans une montre, ses oreilles indiquant l'heure. Il s'agit donc d'une sorte de « clin d'œil » à l'explication du Chapelier quant à l'inutilité des aiguilles indiquant l'heure. Elle est en outre assez mal positionnée à mon sens, « comprimée » entre la fin du texte et le bas de la page : il aurait peut-être mieux valu la réhausser dans la page et l'habiller du texte.

Version de l'illustrateur Ralph Steadman, éditée par Aubier en 1986, traduction Henri Parisot :

L'illustration du passage d'Alice chez les fous, est très intéressante du point de vue de sa disposition, apparaissant sur la totalité d'une double page, avec dans un coin le titre du chapitre retourné. Le lecteur doit donc tourner la page s'il veut commencer la lecture du chapitre. Alors que le groupe du Chapelier, du Lièvre de Mars et du Loir se situe sur la page de gauche à une extrémité de la grande table, Alice apparaît à l'extrémité opposée, tout-à-fait à droite. En outre, cette grande table, à l'inverse des représentations de Tenniel, Claveloux, Ross, Kallay ou encore Rackham, n'est pratiquement pas occupée : seules apparaissent six soucoupes sans tasses et une théière au *design* moderne. Signalons également la présence d'un arbre planté en son milieu et poussant à l'envers (c'est-à-dire avec les racines apparentes). Enfin, les personnages de cette illustration sont encore adaptés de l'univers contemporain de Steadman : le Lièvre de Mars est « toujours fidèle au poste (...) houspillant la banalité pour qu'elle s'enfonce jusqu'à atteindre des records de profondeur (...) toujours là quand il s'agit d'encourager les gens à se battre » ; le Chapelier est un « animateur de jeux télévisés (...) qui vous déverse un flot d'énigmes toutes plus insolubles les unes que les autres et qui vous invite (...) à revenir la semaine prochaine pour vous ridiculiser un peu plus », représentant encore les « côtés déplaisants de la nature humaine », et le Loir est « le Loir (...), gentil, inoffensif. (...) Si vous lui marchez dessus, il vous répondra par un grand sourire. »

Steadman interprète donc là encore le conte à sa manière, en appliquant à ses dessins l'ironie au second degré qui transparait dans le texte.

L'image suivante est une image in-texte s'étalant sur la longueur de deux pages, dans leur partie inférieure. Il s'agit d'une suite de représentations du visage du Chapelier avec différentes attitudes. L'impression de mouvement est très présente. Cette image est suivie par une autre illustration in-texte, dans laquelle le Chapelier, devant le regard lâche du Lièvre de Mars, tente de rentrer le Loir dans la minuscule théière : le Loir forme alors une sorte de boule informe indentifiable uniquement grâce au nombre de pattes dont elle est dotée.

Cette étude nous permet de comprendre comment l'image ruse avec l'espace afin d'évoquer le temps qui s'écoule entre les différentes actions. Les pages semi-mobiles d'un livre sont certes un bon moyen de sectionner les passages d'un texte, mais chaque illustrateur s'est employé à faire ressentir lors de la lecture ce découpage d'une manière personnelle et originale. Ainsi, Tony Ross illustre abondamment le récit, joue sur l'irrégularité des passages illustrés en rompant par exemple le rythme des images hors-texte, ou encore différencie les actes d'Alice en lui changeant l'expression du visage et en faisant varier les couleurs ; de la même manière, Nicole Claveloux ou Ralph Steadman font éclater les limites du format usuel (images à bords perdus) ou soumettent au spectateur une composition trop vaste pour être saisie en bloc.

Notons que la manière d'illustrer le récit de Lewis Carroll diffère selon les époques et l'interprétation du récit. Tenniel qui reste l'illustrateur d'Alice le plus publié, reste peu fidèle au « non-sens » de Carroll en jouant sur des décors réalistes, situés dans un pays connu, concret, « sensé ». Nicole Claveloux situe la présence des décors dans un monde extravagant, fou, « insensé ».

Le conte de Lewis Carroll a inspiré un grand nombre d'illustrateurs et continuera de nous fasciner car il garde en lui une telle richesse de possibles.

Représentation de la petite fille

Alice

Jean-Jacques Lecercle explique dans son article « Un amour d'enfant », *Alice - éditions autrement*, comment la figure de l'enfant dans la littérature est une pure invention romantique qui s'est ensuite définitivement établie dans le XIX^{ème} siècle ; L'enfant est à la fois innocent et pur ou irrémédiablement corrompu. Cela donne l'ange et le diabolin, le bon petit diable et la petite fille sage. Ainsi s'est développée une littérature pour enfants faite de paradoxes où l'enfant est sujet de corrections ou héros d'aventures. Alice est devenu un événement littéraire car elle a su échapper au moralisme, au sentimentalisme nostalgique et à la mièvrerie qui dominent la littérature jeunesse de la fin du XIX^{ème} siècle.

« Mais Alice, elle, est bien vivante ... elle n'a rien perdu de ses charmes. A la question qui se cache derrière cette affirmation, il est une réponse facile : elle vit encore parce qu'elle est devenue mythe, parce qu'elle incarne l'archétype de ce personnage éternel, la petite fille. Cette réponse n'explique rien : pourquoi donc cette petite fille-là ... est-elle devenue la petite fille, plutôt que Sophie en ses malheurs ? ... Alice est fille d'Ève. Elle ne se soucie guère des dangers de la nourriture, la curiosité anime sa soif d'aventures »

Alice est effectivement une figure moderne de la petite fille car elle est animée d'un désir de liberté, capable de prendre en mains son destin, de suivre son désir. Les aventures d'Alice sont guidées par son intuition tout en obéissant à une intelligence instinctive et ordonnée. Elle enfonce les règles imposées par les adultes dans une irresponsabilité d'enfance, guidée par un désir farouche de plaisir, de jeu et par l'affirmation de son identité. *« Alors naît la petite fille moderne, délivrée des nécessités de la correction et de la conversion, qui peut être ce qu'est encore pour nous aujourd'hui la petite fille : espace (mythique) de liberté. »*

Lewis Carroll a cependant plongé Alice dans un univers onirique et fantastique pour lui offrir un champ ouvert à l'expérience et l'inattendu, la libérant ainsi du carcan familial. La fusion entre la vie réelle et la fiction s'opère dans un monde parallèle où le non-sens règne dans chaque aventure.

Lewis Carroll introduit une relation nouvelle entre le narrateur et l'héroïne qui est créée par la place de l'ironie dans le texte. Les situations ne cessent d'évoluer dans un contexte où le réalisme est bousculé, les conventions parodiées. Le conte se présente comme une série de rencontres aléatoires sans aucun souci de structure narrative cohérente ; et nous sommes paradoxalement dans une logique de situations qui amène l'héroïne à construire un parcours, une quête d'identité.

Enfin l'œuvre de Lewis Carroll porte un univers où la parole entraîne l'acte, le langage devenant une expérience de la vie. La construction de l'identité se fait dans et par le langage ; Alice se révèle dans chaque conversation avec de plus en plus d'aisance, d'intelligence et d'à-propos.

La petite fille, par Jean-Jacques Lecercle, éditions autrement

Chacun sait qu'Alice Liddell n'était pas *la* petite mais *une* petite fille, objet d'un affect passionné de la part Charles Dodgson-Lewis Carroll. Cette passion ne suffit pas à faire du personnage d'Alice une figure mythique. Il faut pour cela que le désir dont elle est l'objet ait un aspect collectif. Il faut que cette petite fille soit pour nous aussi *la* petite fille... On comprend ce qui dans l'enfant attire l'adulte, sous Victoria comme aujourd'hui: j'éprouve devant lui une nostalgie douce-amère, parce que le retour est impossible et qu'il n'est pas souhaitable; je rêve de recommencements, car l'enfant est une table rase, gros de possibilités de ce que j'aurais pu être, dans mon innocence, avant que l'expérience n'imprime en moi ses caractères indélébiles, avant que mes innombrables futures contingents ne se figent en un passé uniforme et nécessaire. L'innocence et la pureté de l'enfant ne sont donc pas, et ce déjà chez les victoriens, uniquement sexuelles ou morales, mais "expérencielles": l'enfant m'attire parce qu'il n'est encore personne, parce qu'il n'a pas vécu les événements fastes ou néfastes, conversion ou chute, qui on fait de moi quelqu'un.... Aujourd'hui encore, l'innocence de la petite fille doit être protégée contre les dangers du vaste monde, où rodent les loups déguisés en grand-mères. La peur de l'étranger qui offre des bonbons continuent de nous obséder; les incarnations de cette figure de l'imagination populaire sont malheureusement trop fréquentes pour que nous osions rire de cette peur. Mais notre sentiment protecteur va plus loin (la chose la plus explicite, plus franche chez les victoriens que chez nous: ce que nous entendons protéger, ce n'est pas seulement l'innocence, c'est l'ignorance), car il sera bien temps que la fillette apprenne, lorsque l'âge l'y contraindra, ce que la vie a de douloureux et de sordide. Par ces mots, les victoriens entendaient essentiellement le sexe; nous entendons surtout la mort. Le contenu a changé, le tabou reste. Chez les victoriens tout au moins, et peut-être encore chez nous, il y a plus de différence entre la petite fille et la femme, épouse et mère, qu'entre le petit garçon et l'homme qu'il va devenir: la formation des constructeurs d'empire commence bien plus tôt, dès l'école, et c'est bien pour cela qu'il convient de les séparer de leur famille.

Mais l'autre versant du paradoxe s'applique également à notre petite fille. Parce que dans son cas, la différence avec l'adulte est plus marquée, elle est la véritable enfant, celle qui jouit de la liberté que procure l'irresponsabilité... Alice incarne la liberté du désir en deux sens opposés: elle se meut librement, en toute innocence, comme quelqu'un que nul ne voit et active car elle fait ce qu'elle veut.[...]

Une interrogation sur l'emploi du temps au Pays des merveilles...

Texte publié sur la Revue des ressources

Lewis Carroll prévient ainsi petites filles et lecteurs (et tout lecteur de Lewis Carroll est, en puissance, une petite fille) : il ne s'agit pas d'apprendre à s'adapter au monde des adultes, mais de savoir comment lui résister. Il a confectionné des livres qui sont des armes contre un monde inacceptable.

Toute petite fille un tantinet perspicace vous le confirmera : les habitants du pays des merveilles ont de sérieux problèmes d'emploi du temps. Le lapin blanc a beau se presser et stresser, il est toujours en retard ; mais le lièvre de mars et le chapelier fou sont bloqués comme deux dépressifs en permanence à l'heure du thé : il est toujours dix-huit heures pour eux. Quant à la reine rouge, de l'autre côté du miroir, elle ne cesse de se déplacer à toute vitesse et dans tous les sens pour pouvoir rester à la même place. Pourtant le chapelier fou sait que, si on est en bons termes avec lui, le Temps fait tout ce que l'on veut ; et il enseigne à Alice, attentive, que les aiguilles peuvent tourner en un clin d'œil de neuf heures à une heure et demi si une petite fille ne veut pas suivre sa leçon ; cependant, chantant devant la reine, et cette dernière estimant qu'il massacrait le temps, ce dernier s'est arrêté à jamais pour lui à l'heure du thé. Les seuls épargnés par le temps du pays des merveilles ou de l'autre côté du miroir sont le chat de Cheshire et Humpty Dumpty : l'un parce qu'il pratique l'art de disparaître et l'indifférence humoristique aux jeux de société des hommes (le chat de Cheshire est un genre de dandy) ; l'autre parce que, anarchiste couronné, il nomme les choses comme bon lui semble et fête en permanence son non-anniversaire, manifestant ainsi la plus grande liberté à l'égard du calendrier.

Comme le dit joliment André Breton, Lewis Carroll est un maître d'école buissonnière ; et c'est à travers cette fonction qu'il est capable de se mouvoir singulièrement dans le temps, et d'en savourer toute l'épaisseur, à travers ces multiples promenades, goûters, soirées au théâtre et séances photos qu'il partage avec des petites filles. Enfant, le temps semble presque infini, extensible à l'envie. De fait, il est incomparablement plus long que ce que nous percevons à travers le filtre synthétique, abrégé, de notre conscience d'adulte ; et la preuve est dans la durée subjective des rêves, pouvant s'étaler sur plusieurs années pendant la temporalité officielle d'une seule nuit : Tout homme est une petite fille quand il rêve, innocent et cruel, tenant le cercle des heures comme un bouquet entre ses mains. Les journées s'écoulent avec langueur, le moindre événement est susceptible de prendre des dimensions monumentales. Il y a plus de différence entre deux insectes dans la conscience enfantine qu'entre deux hommes dans la conscience d'un adulte. " Rien de nouveau sous le soleil " est une parole d'adulte presque archétypique. Les enfants et les adultes ne vivent pas dans les mêmes mondes. Ceux de l'enfant ne cessent de se métamorphoser, et lui-même change sans cesse, sent son corps grandir et rapetisser, et son identité bifurquer avec le masque qu'il s'appête à porter. Alice devrait toujours se conjuguer au pluriel. Car l'enfant vit de plain-pied dans le chaos du réel, chaos compris ici non comme désordre mais comme abîme séparant irrémédiablement chaque chose de sa ressemblante, perception de la différence infinitésimale qui contredit formellement la notion d'identité, découverte des paradoxes qui font et défont sans cesse notre rapport au monde et au corps et nous ouvre au temps incommensurable, au grand temps qui nous est donné à chaque instant.

Il n'est pas difficile de remarquer qu'une frontière sépare nettement deux types de

rapport au langage et à la pensée au sein de ce corpus provisoirement intitulé " littérature ", " art " ou " philosophie " : un rapport au langage qui tend vers la responsabilité ou la maturité, orienté vers le modèle homérique de l'homme adulte ; et un autre qui tente de donner pleinement raison à l'enfance et à l'insouciance, y découvrant une inépuisable matière à penser qui permet au récepteur d'explorer de nouvelles manières de vivre : les grandes oeuvres poétiques (littéraires, picturales, musicales, audiovisuelles) sont des espèces de jeux d'enfants, innocents et cruels, créés comme des jouets destinés à réjouir les petites filles du monde entier. L'enfance n'est pas un âge de la vie. L'enfance est une manière d'être qui nécessite l'acquisition d'une stratégie particulière : il faut poser l'autre monde comme parallèle au nôtre et disponible depuis celui-ci, puis faire remonter toute prétendue profondeur à la surface et dévisager tout pouvoir, laisser glisser les projets ou engagement divers sur cette surface et évaluer leurs intensités à travers l'amour fou, le hasard et l'humour, rendre au temps sa véritable dimension et remettre la conscience à sa place en l'empêchant de dépasser les limites de sa juridiction. Ainsi compris, l'enfance est le sens de l'art. L'art doit nous apprendre à voir des choses que nous ne voyions pas auparavant. L'art est là pour poser cette question : Que voit la petite fille ?

Les jeux de langage

Alice et le non-sens par Nicolas Etienne

Mémoire de fin de cycle soutenu à Gradignan le 11 juin 1996 – section métier du livre

« Le livre de Lewis Carroll consacra l'un des temps forts de la littérature anglaise du XIX^{ème} siècle, c'est à dire la littérature de l'absurde et du non-sens ; préétablie en 1858 par un autre poète-dessinateur anglais, Edward Lear (et son livre Book of Nonsense). On trouve dans le texte de Carroll un expérience du rêve qui permet peu à peu au lecteur de quitter le terrain de l'expérience et de la réalité grâce à des invraisemblances touchant au temps et à l'espace, ainsi qu'à la logique. L'ironie du texte engage le lecteur dans le monde carrollien où la découverte de l'impossible s'impose dans le langage. Au fil des jeux de mots et des idées fantaisistes, le lecteur finit par banir tout jugement objectif et accepter un monde qu'il aurait rejeté comme absurde si l'auteur lui avait demandé d'y croire d'emblée. »

Logique du sens de Gilles Deleuze,

les éditions de minuit, citation page 83

Le non-sens ne fait qu'un avec le mot « non-sens », et le mot « non-sens » ne fait qu'un avec les mots qui n'ont pas de sens, c'est-à-dire, les mots conventionnels dont on se sert pour le désigner.(...) Ce qui est jeu de mots, c'est de dire que non-sens a un sens, qui est de ne pas en avoir. Quand nous supposons que non-sens dit son propre sens, nous voulons indiquer au contraire que le sens et le non-sens ont un rapport spécifique qui ne peut pas être décalqué sur le rapport du vrai ou du faux, c'est à dire qui ne peut pas être conçu simplement comme un rapport d'exclusion. C'est bien le problème le plus général de la logique du sens : à quoi servirait de s'élever de la sphère du vrai à celle du sens si c'était pour trouver entre le sens et le non-sens un rapport analogue à celui du vrai et du faux ? (...) la logique du sens est nécessairement déterminée à poser entre le sens et le non-sens un type original de rapport intrinsèque, un mode de coprésence, que nous pouvons suggérer pour le moment en traitant le non-sens comme un mot qui dit son propre sens.

Lewis Carroll, précurseur du surréalisme par José Pierre,

article paru dans « Visages d'Alice » éditions Gallimard, 1983.

Pas plus que les surréalistes, Lewis Carroll n'avait besoin de Freud pour découvrir la signification profonde des rêves. Et le parcours initiatique d'Alice à travers le Pays des Merveilles est avant tout un modèle accompli de la « trajectoire des rêves », qui est descente en soi-même au cours de laquelle se découvre le sens caché de son propre destin. Le rêve, ainsi conçu, n'est pas une fuite devant la vie réelle, mais au contraire prise de conscience de toute l'ampleur de nos actes, de nos paroles et de nos pensées, lorsque cesse de peser sur nous la semelle de plomb des contraintes sociales et culturelles. Révélation qui risquerait de se traduire par de graves perturbations en nous et autour de nous si l'humour ne venait à chaque instant « limiter les dégâts » et réintroduire le rire, même s'il s'agit d'un rire sur des ruines.

Cette double leçon de Lewis Carroll, à savoir que la secousse de la révélation onirique est porteuse de lumière, mais qu'elle gagne à s'accompagner du crépitement des fusées de l'humour, est au coeur du surréalisme. D'où, comme nous allons le voir, l'importance

des jeux de toutes sortes dans la vie du groupe surréaliste comme dans l'existence de l'auteur d' *Alice*. Mais il y a bien d' autres points de recoupement, par exemple lorsque Carroll, évoquant après coup la genèse de ce récit, affirme avec insistance que « chacune des idées en question et presque chacun des mots du dialogue (*lui*) *vinrent spontanément* ». On n'est pas très loin, par là, de cette « écriture automatique » obstinément invoquée par les surréalistes. Et je ne saurais oublier, pour ma part, qu'à cet aveu s'en ajoute un autre : que s'il s' est mis à écrire la relation des aventures d' Alice, ce n' était, dit -il, que « pour plaire et l'enfant que j'aimais (je ne me souviens pas d'avoir obéi à aucun autre mobile)... ».

Au nombre des jeux surréalistes, le « cadavre exquis » est le plus connu. Il s'agit, on le sait, de phrases composées à plusieurs, chacun ignorant la contribution des autres. Exemple: « Monsieur, Madame et leurs enfants décolorés se perdent volontiers dans les sentiers avec les théorèmes rapides. » Variantes du « cadavre exquis », le jeu des questions et des réponses :

Péret : *Pourquoi les chiens aboient-ils à la lune ?*

Breton: *Parce que les cheminées d'usines sont rouges.*

ou celui des « si » et des « quand » :

Aragon : *Quand les oiseaux nageront.*

Breton : *La moule fera preuve d'énergie.*

Cornment ne pas imaginer le chanoine Dodgson s'adonnant avec délices à de tels jeux en compagnie de ses jeunes amies ? Dès l' origine du surréalisme, au début des années vingt, la veine carrollienne éclate chez Philippe Soupault :

Neige neige reste en Norvège

jusqu' à ce que j' apprenne le solfège

comme chez Robert Desnos dans *Un jour qu'il faisait nuit* :

Le compos traçait des carrés et des triangles à cinq côtés.

Après cela il descendit au grenier.

Les étoiles de midi resplendissaient.

Mais elle s'épanouira de façon plus exemplaire encore, et plus durablement, dans la poésie de Jean Arp :

Le papillon empaillé

Devient un papapillon empapaillé

Le papapillon empapaillé

Devient un grandpapapillon grandempapaillé

Ou encore dans celle de Benjamin Péret :

Dans un récipient contenant de l'air sous pression de trois atmosphères et soumis à une très basse température, la terre fournit l'aiguille à tricoter. En augmentant la pression et en diminuant la température, on a le merle , le berceau, le petit pois et l'horrible motocyclette.

Les artistes qui ont participé à l'aventure surréaliste ont été sensibles, eux aussi, à l'exemple de Lewis Carroll. Ce disant, je ne songe pas seulement à des rencontres circonstanciées – Wifredo Lam dessinateur pour le « Jeu de Marseille » la figure d' Alice, « sirène d'étoile (ou de rêve) », Max Ernst illustrant La chasse au Snark, Man Ray faisant écho dans son *A l'heure de l'Observatoire* au sourire du chat de Cheshire-, mais à des complicités autrement fondamentales. Je serais assez enclin, par exemple à considérer que toute démarche de Magritte est pratiquement contenue dans cette déclaration de Humpty-Dumpty à l'adresse d' Alice : « Avec un nom comme le vôtre, vous pourriez avoir à peu n'importe quelle forme. « De même, ne pourrait-on pas considérer le « grand verre » de Marcel Duchamp comme sa version personnelle de *De*

l'Autre Côté du Miroir. Duchamp écrivant, par ailleurs, à ravir l'auteur de *La Logique sans peine*:

Physique de bagage : calculer la différence entre les volumes d'air déplacés par une chemise propre (repassée et pliée) et la même chemise sale.

Mais il me plaît d'achever ce bref tour d'horizon de l'influence carrollienne sur le surréalisme par une surprenante constatation : soixante-dix ans environ après la première publication d' *Alice au Pays des Merveilles*, c'est son héroïne elle-même qui s'incarne sous différents aspects dans les rangs du groupe. La première en date, c' est Gisele Prassinis, qui a tout juste quatorze ans lorsqu'elle écrit des choses comme:

j'ai craché de l'encre dans la poêle à frire

si mon coeur

tout en dégustant de la gomme à écrire

quelle douleur

j' ai mangé du son qu' avait la rougeole

sans crier

puis l'estomac gros j'ai bourré ma pipe

ton soulier est détaché.

Presque aussitôt, c'est Meret Oppenheim qui se révèle avec cet objet mémorable: la tasse recouverte de fourrure pour que, sans doute, le thé n'y refroidisse pas. C'est le Lièvre de Mars et le Chapelier qui auraient été contents ! Et puis, c'est le tour d'une compatriote d' Alice Liddell, Leonora Carrington, qui s'illustrera également dans la littérature et dans la peinture et à laquelle je vais laisser le dernier mot : *La Raison doit connaître la raison du coeur et toutes les autres raisons.*

« l'histoire de la souris »

Lewis Carroll

Fury dit a une

souris qu'il avait

surprise au logis:

« Je te dresse proces-

verbal; suis-moi

donc jusqu'au

tribunal. Inutile

de discuter; il

faut que ce

procès ait lieu,

car ce matin,

en vérité, je

n'ai a fair: rien

de mieux. »

La souris

répond au

roquet :

« Mon cher

monsieur,

un tel procès,

sans jury et

sans juge, serait

irrégulier. »

« Moi je serai le

juge et aussi

le jury, dit

le rusé

Fury:

Je règle-

rai ton

sort

par

ce

ver

dict:

la

m

o

r

t. »

Alice dans la mythologie surréaliste par Isabelle Nières-Chevrel

Extrait « Lewis Carroll et les mythologies de l'enfance », éditions PUR, 2005

Les surréalistes ont joué un rôle décisif dans la réception française de Lewis Carroll. Ce sont eux qui ont élargi l'éventail des titres et qui ont fait entrer Carroll dans le champ de la culture adulte. Mais ils ne se sont pas contentés de traduire, lire, citer et commenter Carroll. Ils l'ont également inscrit dans leur « Panthéon » d'ancêtres précurseurs, aux côtés de Rimbaud, Swift, Lautréamont et d'autres encore, lui conférant du même coup un prestige sans rapport avec la pauvre estime dans laquelle les écrivains pour la jeunesse sont généralement tenus en France. A travers leurs propos successifs, Louis Aragon et André Breton ont également participé à construire une image d'Alice qui réunirait en elle poésie, révolte et enfance. Sous la plume de Breton, Alice s'émancipe du texte qui l'a fait naître pour devenir l'emblème d'une idéalisation surréaliste de l'enfance.

Les deux « inventeurs » de Lewis Carroll – comme on parle en français d'inventeurs de trésor- sont Louis Aragon et André Breton. En 1929, Louis Aragon publie la première traduction française de *The hunting of the snark*, que son amie Nancy Cunard lui a fait connaître de même que les deux aventures d'Alice. (...) Louis Aragon situe les deux récits au carrefour du répertoire enfantin et de l'appropriation adulte et, tout au long de son article, apparente enfance, imaginaire et révolte dans une lecture de l'œuvre guidée par le surréalisme.

La présence d'un chapitre d'*Alice au pays des merveilles* dans *l'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton en 1940 a pu laisser croire que Breton était à l'origine de l'inscription de Carroll dans la culture surréaliste. Mais les références que Breton fait à Lewis Carroll et à son œuvre sont postérieures à la traduction et à l'article de Louis Aragon. (...) La présence de Carroll dans la culture surréaliste ne se confond évidemment pas avec ces deux fortes personnalités que sont Aragon et Breton. Carroll est une lecture et une référence très largement partagée. On rencontre autour de lui les noms de Paul Eluard, Gisèle et Mario Prassinis, Guy Lévis Mano, Max Ernst, Jacques Brunius, Henri Parisot – qui sera un des plus constants traducteurs – des surréalistes belges dont le peintre René Magritte, mais également des écrivains qui ont pris leurs distances avec le groupe surréaliste comme Antonin Artaud ou Raymond Queneau. (...) Aragon inscrit enfin le propos de Carroll dans une entreprise de subversion proche de la contestation surréaliste. Il est sensible au pouvoir du désordre que le *nonsense* introduit dans le champ bien réglé de la transmission des valeurs. Mais André Breton va aller plus avant, et projeter sur la figure d'Alice et sur la révolte qu'il attribue à Carroll sa propre idéalisation de l'enfance.

Bibliographie

L'auteur : Lewis Carroll

Première édition : *Alice's Adventures in Wonderland*, MacMillan, 1865.

Les principaux illustrateurs:

Attwell - Berkova - Browne - Carrer - Carroll - Claveloux - Gauthier - Grandin - Guilbert - Herbauts - Kallay - Lins - Morin - Newell - Oxenbury - Pache - Rackham - Ross - Tenniel - Topor - Zwerger

Choix d'édition :

Alice racontée aux petits enfants - Ill. de Chiara Carrer - La Joie de Lire - 2006

Les aventures d'Alice au pays des merveilles - Ill. de Aurélie Grandin - Rue du Monde - 2006

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Dusan Kallay - Gründ - 2005

Alice au pays des merveilles - Ill. de Robert Sabuda - Seuil jeunesse - 2004

Alice au pays des merveilles - Ill. de Anne Herbauts - Casterman - 2002

Le carroussel d'Alice au pays des merveilles - Ill. de Alex Vinning - Gallimard jeunesse - 2001

Alice au pays des merveilles - Ill. de Helen Oxenbury - Père Castor Flammarion - 2000

Alice au pays des merveilles - Ill. de Lisbeth Zwerger - Nord-Sud - 1999

Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles - Ill. de Arthur Rackham - Editions Corentin - 1995

Alice au pays des merveilles - Ill. de Dagmar Berkova - Hatier - 1994

Alice in Wonderland - Ill. de Maria Grazia Orlandini - Franco Panini Ragazzi - 1993

De l'Autre côté du miroir - Ill. de Tony Ross - Hachette jeunesse - 1993

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Tony Ross - Hachette jeunesse - 1993

Alice au pays des merveilles - Ill. de Alain Gauthier - Rageot - 1991

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Dusan Kallay - Gründ - 1991

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Anthony Browne - Kaléidoscope - 1989

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Rico Lins - La Farandole - 1982

Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles - Ill. de Jenny Throme - Nathan - 1981

Alice aux Pays des merveilles - Ill. de Nicolas Guilbert - G.P. - 1979

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Jocelyne Pache - Flammarion - 1975

Les aventures d'Alice au Pays des merveilles - Ill. de Nicole Claveloux - Grasset/Ruy Vidal - 1974

Les Aventures d'Alice au Pays des Merveilles - Ill. de Sir John Tenniel - Père Castor Flammarion - 1972

Alice's Adventures Under Ground - Ill. de Lewis Carroll - Dover - 1965

Alice au Pays des Merveilles - Ill. de Jourcin - G.P. - 1949

Alice au Pays des Merveilles et de l'autre côté du miroir - Ill. de Sir John Tenniel - Fernand Hazan - 1948

Alice au Pays des merveilles - Ill. de Henri Morin - Nelson - 1935

Alice in Wonderland - Ill. de Marie Lucie Attwell - - 1910

Alice's Adventures in Wonderland - Ill. de Arthur Rackham - Hachette - 1907

Alice's Adventures in Wonderland - Ill. de Charles Robinson - Cassel - 1907

Alice's Adventures in Wonderland - Ill. de Charles Robinson - Cassel - 1907

Alice's Adventures in Wonderland - Ill. de - Harper - 1901

Alice's Adventures in Wonderland - Ill. de Sir John Tenniel - MacMillan - 1865

Les autres histoires ou versions d'Alice :

Alice est aussi l'héroïne de *De l'Autre Côté du Miroir et de ce qu'Alice y trouva*, et de *Alice racontée aux petits enfants* (*The Nursery Alice*, première édition : Londres, Macmillan, 1872).

Editions illustrées :

Alice's Adventures Underground (fac-similé du manuscrit original), Londres, Macmillan, 1886.

Through The Looking-glass and What Alice Found There, illustrations de John Tenniel, Londres, Macmillan, 1887, 225 p.

The Nursery Alice, Londres, Macmillan, 1889, 20x26, 64 p., 2 ill. en couleurs, 20 ill. de John Tenniel agrandies et colorées à partir des dessins, par Gertrude Thomson, aquarelle, plume, gouache.

De l'Autre Côté du Miroir et de ce qu'Alice y trouva, trad. de A. M. Fayet, illustrations de Henri Morin, dessins à la plume, 34 ill. en noir, Paris, Nelson, 1949, 12x18, 160 p .

De l'Autre Côté du Miroir et de ce qu'Alice y trouva, suivi de *La Chasse au Snark*, couverture de Michel Otthofer, traduction de Henri Parisot, Paris, Flammarion, collection L'Age d'Or, 1975.

De l'Autre Côté du Miroir et de ce qu'Alice y trouva, illustrations en couleurs de Jocelyne Pache, traduction de Henri Parisot, Paris, Flammarion, 1975, 9 ill en couleur et 9 ill. en noir et blanc.

De l'Autre Côté du Miroir et de ce qu'Alice y trouva, suivi de *La Chasse au Snark*, traduction de Henri Parisot, illustrations de Max Ernst, collection bilingue Aubier-Flammarion, 1976.

Le personnage d'Alice dans la littérature en couleur :

Le personnage d'Alice a été repris et revue dans de nombreuses adaptations :

La série "Alice" par Caroline Quine

Je m'appelle Alice suivi de *Le carnet d'Alice*, par Martine Delerm, Ipoméé-Albin Michel, 1993, 32 p., 12 ill. couleur.

Roland Topor, *Alice au pays des lettres*, Seuil, 1991.

Alice racontée aux enfants, par Martine Seguin-Fontes, avec des traduction de E. Lallemand, Gauthier-Languereau, 1992, non-paginé, 54 ill. couleur.

Michèle Brown, *Le pique-nique magique, les nouvelles histoires d'Alice au pays des merveilles*, ill. de Hans Wilhelm, Deux Coqs d'Or, 2000.

Le carroussel d'Alice au pays des merveilles, ill. de Alex Vinning, Gallimard jeunesse, 2001.
A partir de 3 ans - Livre-objet, magie, rêve, aventure, jeu.

Les adaptations :

Cinéma

Alice au pays des merveilles, film de J. Faust, 1915.

Alice au pays des merveilles, film de Z. Norman, 1933.

Alice au pays des merveilles, film franco-britannique de Marc Maurette, dallas Bower et Louis Bunin, 1948.

Alice au pays des merveilles, le dessin animé de Walt Disney, 1951.

Alice au pays des merveilles, film britannique de William Sterling, 1972.

Alice au pays des merveilles, téléfilm américain de Harry Harris, 1985.

Alice, film de Jan Svankmajer, 1988.

Alice, à travers le miroir, téléfilm britannique de Jonh Henderson, 1999.

Alice au pays des merveilles, téléfilm américain de Nick Willing, 1999.

Critique :

Henri Parisot, *Lewis Carroll, Poètes d'aujourd'hui*, Seghers, 1952.

Derek Hudson, *L. C.*, Macmillan, New York, 1954

Phyllis Greenacre, *Swift and Carroll*, International University Press, New York, 1955

Ernest Coumet, "Lewis Carroll logicien", dans *Lewis Carroll, Logique sans peine*, 1966. Gilles Deleuze, "Le Schizophrène et le mot ", dans *Critique*, 255-256, 1969 – "Logique du sens"

Heimut Gernsheim, *Lewis Carroll Photographer*, Dover, New York, 1969 Jean Gaatégnno, *Lewis Carroll*, José Corti, 1970

Cahiers de L'Herne : Lewis Carroll, Paris, 1971

Jean Gattégno, *Lewis Carroll Une vie*, Le Seuil, 1974

Lélène Cixous, *Lewis Carroll (De l'autre côté du Miroir, La Chasse au Snark)*, Collection bilingue Aubier-Flammarion, 1976

Jean-Jacques Mayous, *Lewis Carroll (Lettres à ses amies-enfants, Fantasmagorie et autres poèmes)*, Collection bilingue Aubier-Flammarion, 1977

N. Morton Cohen, *Lewis Carroll photographer of Nude children*, Rosenbach Fondation, Philadelphia, 1978 Patrick Roegiers, *Le Visage regardé ou Lewis Carrol, dessinateur et photographe*, Créatis, 1982.

Rachel Fordyce, *Lewis Carroll, a reference guide*, G.K. Hall, Boston, 1988.

Jean Gattégno, *Album Lewis Carroll*, Gallimard, La Pleiade, 1990.

Donald Thomas, *Lewis Carroll, a portrait with background*, J. Murray, Londres, 1996.

Stephanie Lovett Stoffel, *Lewis Carroll au pays des merveilles*, Gallimard, 1997.

Morton Norton Cohen, *Lewis Carroll, une vie, une légende, Autrement*, 1998

Les ouvrages de recherche sur Lewis Carroll

Lewis Carroll, Poètes d'aujourd'hui - Henri Parisot - Seghers - 1952

L. C. - Derek Hudson - Macmillan - 1954

Swift and Carroll - Phyllis Greenacre - International University Press, New York - 1955

Lewis Carroll Photographer - Heimut Gernsheim - Dover, New York - 1969

Lewis Carroll - Jean Gattégno - José Corti - 1970

Lewis Carroll - Cahiers de L'Herne - 1971

- Alice au pays des merveilles : structures logiques et représentations du désir de Lewis Carroll - Henri Laporte - Mame - 1973
- Lewis Carroll Une vie - Jean Gattégno - Le Seuil - 1974
- Lewis Carroll (De l'autre côté du Miroir, La Chasse au Snark) - Hélène Cixous - Aubier-Flammarion - 1976
- Lewis Carroll (Lettres à ses amies-enfants, Fantasmagorie et autres poèmes) - Jean-Jacques Mayous - Aubier-Flammarion - 1977
- Lewis Carroll photographer of Nude children - N. Morton Cohen - Rosenbach Fondation, Philadelphia - 1978
- Le Visage regardé ou Lewis Carroll, dessinateur et photographe - Patrick Roegiers - Créatis - 1982
- Visages d'Alice - Gallimard - 1983
- Lewis Carroll, a reference guide - Rachel Fordyce - G.K. Hall, Boston - 1988
- "Lewis Carroll" - Europe - 1990
- Lewis Carroll, a portrait with background - Donald Thomas - J. Murray, Londres - 1996
- Lewis Carroll au pays des merveilles - Stephanie Lovett Stoffel - Gallimard - 1997
- Alice - Jean-Jacques Lecercle, sous la dir. - Autrement - 1998
- Lewis Carroll, une vie, une légende - N. Morton Cohen - Autrement - 1998
- Lewis Carroll, une vie, une légende - Morton Norton Cohen - Autrement - 1998
- Lewis Carroll dans l'imaginaire français : la nouvelle Alice - Marie-Hélène Inglin-Routisseau - L'Harmattan - 2006

Biographie d'Alice Lidell :

- Mavis Batey, *Alice's Adventures in Oxford*, Pitkin Pictorials, Londres, 1980.
- Colin Gordon, *Beyond the Looking-Glass*, Hodder, Londres, 1982.

Les illustrateurs d'Alice :

- Visages d'Alice*, textes de Lewis Carroll, Christiane Clerc, Jeanine Despinette, Jean Gattégno, Selwyn H. Goodacre, José Pierre, Pierre Pitrou, Patrick Roegiers, Marc Soriano, Gallimard, 1983.

- La genèse de l'oeuvre et sur Lewis Carroll, homme d'image : "Alice In Wonderland. Un personnage mythique et ses illustrateurs" (J. Despinette, France)
- P. Roegiers, *Le Visage regardé ou Lewis Carroll dessinateur et photographe*

Sur Alice :

- Graham Owenden, *Illustrators of "Alice"*, Academy Edition, Londres, 1971.

Sur internet :

- Lewis Carroll Home Page (tout sur Alice et Lewis Carroll, en anglais - Visite en avril 2000) : <http://www.lewiscarroll.org/carroll.html>
- Alice chez Disney (en anglais - visite en avril 2000) : <http://disney.go.com/DisneyVideos/masterpiece/shelves/aliceinwonderland/>

- Le monde d'Alice. Suivez Alice à travers ses personnages (en français - visite en juillet 2001)
- Vous cherchez des informations sur Lewis Carroll...Voici le site Alice au pays du Net, réalisé par Allison Gaulier pour tout connaître sur l'auteur d'Alice.
- <http://www.aliceaupaysdunet.org/> (en français - visite en mars 2004)

Une histoire de compagnie : La Petite Fabrique

Compagnie Associée à la scène conventionnée « Les colonnes » de Blanquefort.

Créée depuis le 22 juin 2000, La Petite Fabrique, plus qu'une compagnie, est un collectif d'artistes qui mène une recherche théâtrale aussi bien autour de spectacles pour le jeune public que des créations réunissant différentes formes artistiques.

Sous la direction de Betty Heurtebise, six créations ont été réalisées : "*Paroles de Femmes*", lecture théâtralisée, "*l'île de l'alphabet*", spectacle pour les tout petits – mai 2001. "*Petites histoires d'Hélène Cassicadou*" d'après trois contes de Christian Bobin – Juin 2001, « *Le journal de Grosse Patate* » de Dominique Richard – Juin 2003, *Les rêves d'une grenouille* » de Kazuo Iwamura – Avril 2005, « *C'est égal* » d'Agota Kristof – octobre 2006.

« O », petite forme pour les tout tout petits (à partir de 18 mois), conception de deux comédiens de la compagnie, Miren Iassus Olasagasti et Alexandre Cardin.

Comme pour l'ensemble de ses créations jeunes publics, La Petite Fabrique propose un accompagnement à ses spectacles. Pour « *Les rêves d'une grenouille* », à partir de la thématique : « Théâtre et philosophie chez les tout-petits », des ateliers ont été appuyés sur des ouvrages de référence puisés dans le répertoire contemporain jeune public (Régis LEJONC, Karl ERLBRUGH, Geert De KOCKERE, les éditions Gouters-philo, etc ... et une nouvelle collection pour les tout petits aux éditions Autrement Jeunesse avec Christian Demilly).

Avec « *C'est égal* », Betty Heurtebise propose une nouvelle forme artistique mêlant les mots d'Agota Kristof, la musique et les chansons d'Hervé Rigaud, les images vidéo de la réalisatrice Muriel Cravatte. Un projet qui questionne un autre rapport au théâtre en invitant le public à la représentation *chez l'habitant*, proposition particulière, pertinente et forte dans la relation avec les spectateurs.

Le champ de la formation est le second volet important de la compagnie. L'équipe de comédiens de La Petite Fabrique mène des actions de sensibilisation à l'art du théâtre auprès d'un grand nombre d'enfants à travers différents dispositifs tels que *Les ateliers du regard* parrainé par la Ligue Girondine de l'Enseignement, *Le petit théâtre des enfants* créé par le TNBA, *L'école du spectateur* avec l'IDDAC, des *ateliers de pratique théâtrale* en partenariat avec L'ELAC de Blanquefort.